



CLASSIQUES
GARNIER

MARCILLY (Françoise de), « Deux lettres de Françoise de Marcilly à Renée »,
Bulletin de la Société Paul Claudel, n° 234, 2021 – 2, p. 39-42

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12205-0.p.0039](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12205-0.p.0039)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

DEUX LETTRES DE FRANÇOISE DE MARCILLY À RENÉE

Mercredi soir [1937 ?]¹

5 quai Voltaire 7^e

Ma petite Renée, je ne sais jamais si je peux dire ce que je pense, si ce n'est pas égoïste ou indiscret – aussi quand vous m'annoncez que vous ne viendrez pas samedi, j'aimerais vous expliquer tout ce que – quoi que vous en pensiez – vos visites m'apportent de joie, de repos, d'amusement, de nouveauté, une sorte de printemps dans vos yeux clairs ; vous-même enfin si violente et si timide, je vous aime vraiment beaucoup et je suis toujours ravie quand je vous vois entrer dans ma chambre. Si donc c'est par discrétion que vous pensiez ne pas venir, venez je vous en supplie ; mais s'il y a quoi que ce soit d'autre en vue, surtout ne venez pas. Déjà les journaux annoncent la lecture de la Cantate à la Comédie française, et si douloureuse que soit probablement cette exécution, tout de même il convient d'y assister et qu'au moins il y ait dans la salle, grâce à votre présence, quelque chose de « claudélien » ! Mais si après cette épreuve il n'y a rien, pas de promenade, pas de paysages, pas de fleurs, pas de concert, pas de visites – alors venez, je serai si contente ! Et si vous ne venez pas, Dieu sait qui je serai obligée de recevoir à votre place ! Je me suis aperçue avec regret que je vous ai dit l'autre jour quelque chose d'horriblement impoli : que je n'ai envie de voir que votre père ! C'est que je pensais à certaines de mes journées ; mais quand je vous vois, c'est next lest, et ce next lest est délicieux. Il m'a écrit une explication éblouissante du lait caillé et de ses martyrs ! J'attends impatiemment de savoir ce que donnera le prochain examen.

Ce soir j'ai pensé à vous en écoutant les lambeaux de la symphonie pastorale qui m'atteignaient depuis Londres – splendidement dirigée par Toscanini, avec un sens poétique et un lyrisme extraordinaires, et tout à coup au bord du ruisseau le coucou Toscanini a fait de l'orage une page

1 Lettre inédite.

wagnérienne, quelque chose d'aussi oppressant, une menace aussi écrasante que le terrible duo de Tristan. Heureusement le tonnerre a éclaté, la pluie a ruisselé, et on a pu entendre de nouveau le chant de l'eau. À force de le chercher, vous trouverez le « sourire » – il me semble que ce doit être une chose si simple qu'on ne la trouve pas parce qu'on la cherche trop loin et qu'elle est là. Le sourire, c'est de respirer ; et cette négation à laquelle vous ne voulez pas renoncer, c'est la découverte que « la joie existe » et que tout le reste n'existe pas. Le vide autour des étoiles est ce qui leur permet d'affirmer leur lumière ; le silence autour de la musique est cela sans quoi il n'y aurait pas de musique, et la douleur sûrement est le dépouillement qui ouvre à la béatitude un cœur enfin réceptif. C'est ce que je me disais en écoutant la symphonie de ce vieux sourd.

Il faut bien que j'accepte – et avec quelle gratitude ! – votre exemplaire des cent phrases, si mon refus doit vous peiner ; et, donné par vous, il m'est doublement précieux. Mais c'est moi qui suis peinée de vous en séparer. Il faudra pour me tranquilliser que la fille du poète et le poète tous les deux écrivent qu'ils veulent vraiment que je possède ce ravissant objet. J'ai relu l'autre nuit les trois petits volumes sans pouvoir m'en détacher, chaque phrase est silencieuse comme une de ces pensées qui tout d'un coup remplissent le cœur jusqu'à ce que le cœur déborde. Ce sont des présences si exquises qu'on oublie de respirer. Mais je n'ai pas le temps de lire ; si je vous racontais mon horaire d'aujourd'hui, que diriez-vous ? et il est minuit. J'écris à des Académiciens et même à des Académies, je téléphone à d'inconnus messieurs, je reçois des dames royalistes. Je maigris, mes cheveux blanchissent et mes yeux deviennent caves et torves. Je dis mon chapelet comme un lama et, pour la première fois de ma vie, je me fais engueuler avec une dureté extraordinaire par le premier professeur sévère que j'aie jamais rencontré. Je voudrais vous voir scintillante au milieu d'un salon expliquer à un auditoire atterré que vous détestez la musique et que vous ne lisez jamais. Je vous recommande la phrase : moi, penser ? ! c'est beaucoup trop fatigant et cela donne mal à la tête.

Duhamel m'a parlé de vous avec attendrissement ; je lui ai dit que vous aviez admiré ses huit fromages. N'oubliez pas à propos de fromage, de regarder quand vous viendrez ma POMME DE TERRE, elle a des petites feuilles.

Chère Renée, tout cela, c'est la confession de minuit – il ne faut pas être trop sévère. Tendrement à vous.

Françoise.

Jeudi 29 juillet [1937]²

Ma petite Renée, je reçois votre lettre qui m'émeut beaucoup. Pourquoi tous ces faux départs. Ce serait si simple de vous décider enfin à dire à votre papa que « vous êtes là » ! Qui sait si, avec sa force de rocher et son aspect redoutable, il n'a pas aussi grand besoin de votre tendresse et d'entendre enfin ce petit chant de flûte près de son cœur – que vous avez besoin de vous jeter dans cette grande âme ? Quelquefois je me demande ce qui a pu persuader à Dieu de m'accorder le bonheur de connaître votre père et de m'appuyer sur sa bonté ainsi que je le fais sans scrupules (ou presque) ça ne peut pas être simplement pour ma joie. Et je me dis que Dieu veut peut-être se servir de moi pour vous aider à cette chose si simple et si profonde qui est dite dans l'annonce :

Connais, ma fille, ton père !

et alors je n'aurai plus qu'à dire, moi aussi, *nunc dimittis*.

Bien sûr, il faut du silence – « un lac de silence » – mais il y a deux silences, vous le savez bien – un silence contracté qui exclut – et un autre silence qui unit.

Je voudrais être près de vous, je me représente ce que c'est pour votre cœur que la confrontation avec cette œuvre déchirée. Vous savez que Dieu lui-même avec son indicible suavité est le remède des blessures qu'il inflige. Vous savez aussi que c'est seulement pour pouvoir se donner à l'âme que Dieu l'arrache à elle-même et se fraye en elle un passage. Il faut croire qu'à chaque minute le secours est proportionnel à l'exigence – et comme on tâche de n'avoir pas peur pour soi, il faut aussi essayer de n'avoir pas trop peur pour ceux qu'on chérit et en qui on se sent plus vulnérable mille fois qu'on ne l'est en soi-même. « Dieu est plus grand que notre cœur » dit saint Jean. Dieu aime ceux que nous aimons, bien plus tendrement encore que nous ne pouvons les aimer. Il n'y a qu'à les confier à son amour.

Dès que la vie devient difficile, il faut se réfugier dans la simplicité. Dès qu'on ne sait comment aimer, il faut s'enfoncer dans l'oubli de soi. Vous trouverez bien facilement votre père le jour où vous ne tiendrez plus aucun compte de votre propre sensibilité, de votre timidité, de votre réserve, et où vous ne penserez qu'à lui, simplement. Il est lui aussi, sensible, et en quelque sorte timide ; peut-être qu'il ne saura pas vous montrer tout de suite qu'il vous reçoit, mais a-t-il besoin de vous décrire son cœur avec des mots, pour que vous le connaissiez ?

2 Lettre inédite.

Chère Renée, il n'y a qu'une seule chose qui compte et c'est la vérité. Se donner tel qu'on est, accepter les autres tels qu'ils sont : alors tout devient clair et tout s'apaise. Voyez, tous les heurts et toutes les barricades viennent de ce qu'on n'ose pas se donner et qu'on n'a pas le courage de recevoir. Le Christ, au contraire, n'a rien réservé de lui-même, il a accueilli tout ce qui venait à lui.

Il faut continuer à avoir pitié de moi, non pas à cause de ma maladie qui est un incident, mais à cause de l'étroitesse de mon cœur qui m'empêche de vivre : est-ce vivre que louvoyer toujours ? Il faut prier pour moi, et moi aussi je prie pour vous tant que je peux et tous les jours. Dieu vous aime, il vous a donné beaucoup de choses très précieuses et il ne demande qu'à continuer, soyez avec lui comme le petit enfant qui sait que son père tout-puissant défendra qu'il lui arrive aucun mal.

Je ne vais pas très bien, aussi vous me pardonnerez ce qui vous fera de la peine dans cette lettre où j'ai essayé de mettre tout ce que j'ai pu. Ne croyez pas que je n'aie pas compris la vôtre, même si j'y réponds mal ; dépassez mon expression imparfaite et devinez mes sentiments, vous n'y verrez jamais pour vous qu'une grande tendresse. À votre âge, je me sentais bien inconfortable dans cette Françoise inconnue où il me fallait bien habiter et au milieu de ce monde étranger. Je ne savais que dire ni que faire ni vers qui me tourner. Je pense que tous vos dons et vos talents ne vous épargnent pas d'éprouver quelque chose de ce désarroi.

Racontez-moi ce que disent les petits enfants. Il a dû pleuvoir depuis votre lettre : ici, nous avons presque froid. Comment va votre père ? Est-ce qu'il ne va pas obéir au médecin et aller au bord de quelque mer ? Je pense que vous êtes tous réunis et que c'est délicieux. Et le dessin ? les paravents japonais ?

Je vous embrasse, chère Renée.

Françoise.